



Ensemble pour les droits des plus pauvres



Sur l'esclavage moderne dans la «mer de plastique d'Almería», l'arrivée de 1000 boat people par semaine, l'auto-organisation des plus pauvres et sur quelques jours qui ont ébranlé mon aplomb d'Européen du nord. Un rapport de voyage de Johannes Dahmke (FCE).

A la mi-juin de cette année, je me suis rendu en Andalousie avec une petite délégation du Forum Civique Européen (FCE) et une représentante de l'organisation suisse Solifonds. Dès le premier jour, nous avons été reçus par le groupe du syndicat SOC-SAT (Sindicato de Obreros del Campo – Sindicato Andaluz de Trabajadores) d'Almería qui nous a fait part de ses préoccupations des derniers mois et nous a signalé qu'il y aurait besoin d'un réseau international pour faire pression sur les entreprises vendant leurs légumes en Suisse et pour lesquelles on peut prouver qu'elles exploitent des migrants. Nous travaillons depuis 18 ans avec le SOC-SAT sur le sujet de la «mer de plastique d'Almería» où sont cultivés poivrons, tomates et autres légumes dans des serres en plastique pour la gamme d'hiver de nos supermarchés. Les légumes portent en eux le goût amer de l'exploitation brutale de personnes qui sont arrivées en tant que migrant.e.s ou réfugié.e.s.

Une nouvelle génération du SOC-SAT

Il existe une nouvelle génération de syndicalistes aussi bien à Almería qu'en général en Andalousie. La coopération intergénérationnelle n'est pas toujours facile, mais il se passe beaucoup de choses et ça bouge. En parallèle au travail classique d'un syndicat (communication, enquêtes-analyses, organisation, soutien

juridique, accompagnement), il y a eu aussi des occupations de terres, appartenant à des banques et à des latifundistes, mais inexploitées. Nous écoutons Maria avec beaucoup d'intérêt. Ouvrière agricole, elle a connu très jeune le SOC-SAT. Elle a été co-initiatrice de l'occupation de Cerro Libertad, finca de plus de 70 hectares d'oliviers, située à Jaén. Invitée par le FCE, Maria était en Suisse au moment de l'évacuation du projet, en mars 2018; elle a alors rendu compte de la situation. 800 cartes sont parties de notre cercle de soutien en Suisse pour réclamer la légalisation possible de l'occupation et de la remise en culture des terres de Cerro Libertad. Les cartes sont bien arrivées à destination, mais une prise de position officielle se fait toujours attendre. Toutefois, le groupe a pu, entre-temps, entamer des négociations avec le propriétaire, la banque BBVA. Nous allons continuer à suivre de près le déroulement de ce processus.

Dans le quartier pauvre d'Almería

L'après-midi, Maria-Jesus nous invite à participer à une réunion organisée par le SOC-SAT. L'Andalouse vient d'un quartier pauvre d'Almería et c'est là qu'elle est rentrée en contact, il y a quelques années, avec le SOC-SAT, alors que les habitants commençaient à s'opposer au Desahucios (expulsions des



habitations) et elle y est toujours. On souhaite à peine la bienvenue à cette femme éloquente que déjà sur le parking les gens viennent à elle et vers José avec des formulaires. Les deux syndicalistes



José (à gauche, en arrière plan) explique aux habitants désespérés d'El Puche comment ils peuvent s'opposer aux expulsions.

expliquent patiemment les formalités à accomplir pour les demandes et les contrats avec la municipalité. El Puche est un quartier mal famé à l'est d'Almería avec une grande pauvreté, des drogues, et un enfant d'ici n'y trouvera pas de place d'apprentissage. Les autorités municipales ont coupé le courant et même en partie l'eau ces derniers jours. L'administration prétend que seuls 30% des ménages payent leurs charges.

A notre arrivée au lieu d'une réunion nous attendent quelques 50 personnes, très en colère et ce avec raison. D'un côté les gens n'ont pas d'eau bien qu'ils l'aient payée et pire encore: il y a quelques années, un groupe de criminels a vendu irrégulièrement des logements sociaux sans que la gérance ne soit au courant. Les migrant.e.s avaient acquis avec leurs maigres épargnes qui une chambre, qui un garage ou un demi-garage (!) pour y habiter. Seulement, ces contrats n'ont aucune valeur car cette bande a sournoisement escroqué les plus pauvres d'entre les pauvres.

Les expulsions

Je dois toujours faire un effort pour me rappeler que nous sommes en Europe. Je n'ai encore vu nulle part de quartier à tel point négligé. Le ramassage des ordures est pratiquement inexistant, les gens brûlent tout simplement tout ce qui est déchet dans les ramblas (lits asséchés de rivière).

On nous emmène à l'étage inférieur du bâtiment. Des garages, à l'origine prévus pour des voitures sont maintenant habités par des familles. Une femme m'invite à jeter un coup d'oeil sur son logement. Il y a tout juste la place pour un regard. Sur le lit sont accroupis trois enfants en bas âge. Rien qu'une ampoule nue au plafond, un petit frigidaire et un téléviseur minuscule. Une fenêtre? Il n'y en a pas. L'homme a, aujourd'hui, trouvé du travail. Sa femme ne sais pas où. Tôt le matin, il se place avec les autres à un carrefour dans l'espoir d'être recruté par un patron pour un jour ou deux. Au mur pendent des câbles de branchement sauvage, comment les habitant.e.s des garages pourraient-ils faire autrement pour obtenir du courant électrique?

Les évacuations forcées sont ici monnaie courante. Les forces de l'ordre rendent les logements inhabitables de sorte que les gens se retrouvent souvent, sans préavis, à la rue. Le dégonflement de la bulle immobilière est plus douloureux que l'éclatement d'une bulle de savon. Tout d'un coup, les intérêts d'hypothèque grimpent entraînant un chômage sévère qui a par exemple conduit des milliers de familles à se retrouver sans logement en Andalousie. Le SOC-SAT essaie, dans la mesure du possible, de dénoncer et d'empêcher les expulsions.

En buvant un thé à la menthe, Maria-Jesus nous raconte d'un côté les difficultés rencontrées pour attirer l'attention du public sur cette situation intenable et de l'autre combien il est difficile de prendre l'initiative et de rassembler les gens pour qu'ils s'organisent ensemble. Les habitant.e.s du quartier se sont presque habitués à la marginalité. Le SOC-SAT joue ici pratiquement le rôle d'une assistante sociale. Il épaulé les personnes obligées de travailler dans les différentes sphères de la «mer de plastique» pour leurs soucis quotidiens. Pour elles, une personne comme Maria-Jesus fait la différence, entre leur d'espoir et désespoir total.

Dans le bureau d'accueil et dans la rue

Le lendemain, nous avons rendez-vous avec José, la quarantaine, porte-parole du SOC-SAT d'Almería. Il a grandi dans cette région. Il a vécu avec effroi le pogrom contre les travailleur.se.s marocain.e.s à El Ejido en 2000 et s'est engagé dans les débuts du SOC-SAT d'Almería, créé suite à cet événement. Mais en tant que jeune, il a éprouvé le besoin de s'éloigner de l'étroite «mer de plastique» pour découvrir le monde. Il est revenu il n'y a pas si longtemps, après plusieurs années de vadrouille. Depuis, il s'engage à nouveau dans l'activité syn-

dicale avec un nouvel élan, enrichi de ses nombreuses expériences. Nous le rencontrons à Nijar, une petite ville située à quelques 40 km au nord-est d'Almería où le SOC-SAT tient un de ses trois bureaux d'accueil dans la région. Les autres centres d'accueil se trouvent à Almería et à El Ejido.

Dans le local de Nijar, nous trouvons de la documentation et des brochures en espagnol et en arabe, des photos du Che et une kitchenette. Ici, les gens peuvent bénéficier de conseils et d'une aide juridique, trois fois par semaine. A l'occasion d'un petit tour à travers Nijar, nous avons cependant pu constater que le «bureau» de José est bien plus grand que le local. C'est en permanence que des gens viennent dans la rue à sa rencontre, le remercient ou demandent des renseignements, racontent et trouvent une oreille attentive. A midi nous mangeons dans un petit restaurant marocain. Nous sommes les seuls à ne pas nous exprimer en arabe. Les blancs espagnols mangent ailleurs. Il existe une ségrégation qui aura besoin au moins d'une génération encore pour être surmontée.

Un endroit qui n'existe sur aucune carte

Nous quittons le centre de Nijar pour emprunter une petite rue dans une zone qui n'est signalée sur aucune carte. Une concentration de chabolos, des habitations construites avec des palettes, des bâches en plastique, des résidus et des gravats. Ici vivent environ 8000 personnes sans raccordement à quelque service public que ce soit. Et ce n'est pas la seule concentration de chabolos dans la région. Ce sont des lieux dans lesquels l'Europe héberge à sa périphérie et à sa manière des personnes réfugiées. Il n'existe pratiquement pas de structures publiques pour les réfugié.e.s arrivant quotidiennement à la Costa del sol et qui se font exploiter dans la gigantesque «mer de plastique» comme main d'oeuvre bon marché. Ici la Croix Rouge distribue de la nourriture. Mais depuis que ces dernières semaines le nombre des réfugié.e.s a brusquement augmenté, le campement a plus que doublé de taille. L'aide est loin de suffir pour tous les habitant.e.s. Rien que pendant mon séjour sont arrivés 2000 boatpeople.

Ici aussi dans les chabolos, José est bien accueilli et rapidement se forme un groupe autour de lui. Plusieurs d'entre eux parlent d'abus sexuels commis par certains patrons envers des jeunes femmes. Ils ont entendu parler de cueilleuses de fraises de Huelva qui, il y a quelques semaines, avec l'aide du SOC-SAT en ont parlé publiquement. Maintenant

ici aussi des femmes trouvent le courage de raconter leurs terribles expériences. Apparaît enfin au grand jour une dimension de l'exploitation largement répandue, mais jusqu'à maintenant cachée.

Une conversation – deux mondes différents

José nous demande si on aimerait venir avec lui pour accompagner un petit groupe de travailleur.se.s devant signer des papiers chez leur employeur. Nous remontons dans notre voiture et longeons des kilomètres de hangars d'entreprises de livraison et de conditionnement. Notre destination est une entreprise de distribution de légumes. Je consulte rapidement leur autopromotion sur internet: bio, durable, responsabilité, équité planétaire, des enfants rieurs. Un groupe de femmes roumaines, la trentaine bien sonnée, nous attend. Le SOC-SAT a découvert que l'entreprise faisait tout pour interdire aux femmes l'accès aux emplois fixes bien que ceux-ci leur reviennent de plein droit. Ainsi le syndicat a pris en charge leur défense. Elles entrent chacune à leur tour dans le bureau du personnel, accompagnées par José, pendant que nous autres attendons et entamons la conversation. Je dis quelques mots sur mon activité en Suisse et raconte combien mon fils de six mois, que je ne vais pas voir pour la première fois pendant deux semaines



Le SOC-SAT dénonce les conditions de vie insupportables de milliers de migrant.e.s de la «mer de plastique» et soutient leur auto-organisation.

à cause de mon voyage en délégation, me manque en ce moment. Son sourire disparaît et la Roumaine me parle de son fils de cinq ans qu'elle ne voit rarement plus qu'une semaine tous les trois mois. Elle ne peut pas s'offrir le luxe de revenir plus souvent à la maison. Elle raconte le manque de perspective dans son village et le clivage en Europe. En théorie, je sais que chaque histoire de migration est aussi une

histoire de famille. Et rarement une histoire heureuse. Je présente mes excuses sans tarder et j'ai comme le sentiment, trébuchant sur un de mes privilèges d'Européen du nord, d'avoir reçu une claque.

Du travail, oui – mais avec des droits

Le jour suivant, nous rencontrons nos ami.e.s dans le centre d'El Ejido. Le SOC-SAT a mobilisé les travailleur.se.s depuis longtemps pour une grande manifestation en guise de clôture de la saison de travail. J'ai déjà assisté à plusieurs assemblées et manifestations du SOC-SAT, mais cette fois-ci je reste incrédule face à une foule difficile à saisir d'un coup d'oeil. Plus de 2000 travailleur.se.s ont répondu à l'appel et se sont déplacés. On aperçoit plusieurs panneaux faits maison, tel que «Du travail, oui, mais avec des droits!» Je demande à une femme brandissant une affiche dont l'inscription est «Des vacances sans sanction!» ce que cela signifie. La plupart des serres sont, en été, laissées en jachère. Elles ne seront retravaillées que fin août pour l'approvisionnement des supermarchés du nord de l'Europe. De nombreux.se.s travailleur.se.s passent, s'ils le peuvent, une petite partie de l'été



Une ouvrière agricole roumaine: Chaque migration raconte aussi l'histoire d'une famille déchirée, celle du pays que l'on a quitté et de la solitude.

en famille dans leur pays d'origine. Elle m'explique qu'il arrive très souvent que des personnes rentrant de vacances découvrent qu'entretemps elles ont été licenciées irrégulièrement. Il n'y a pratiquement que des Marocains et des Marocaines dans la rue, qui défilent dans le centre d'El Ejido, scandant des slogans et chantant à haute voix.

Je me mêle à la foule des passants. Je veux comprendre leurs visages outrés. Un vieil homme une tasse de café à la main s'exclame: «Si ça ne leur plaît pas aux singes d'être ici, ils n'ont qu'à rentrer chez eux!»



Le résultat de la persévérance du SOC-SAT dans son travail de reconstruction: les travailleur.se.s marocain.e.s défendent ouvertement leurs droits.

A la terrasse du café, personne ne le contredit. Il y a 18 ans de cela, des racistes espagnols pourchassaient les Marocains dans la rue, détruisaient leurs magasins et attaquaient leurs habitations. Depuis, la situation n'a pas énormément changé, mais l'ivresse des contestataires est contagieuse. Quelle satisfaction pour un groupe organisé et défendant ses droits de porter maintenant ses revendications dans la rue!

Ce séjour dans le pays où fleurissent les tomates fût pour moi un moment intensif. J'emprunte le même chemin que les tomates pour retourner dans le nord. Les affiches publicitaires vantant la dernière hybride trouvée par l'industrie agro-alimentaire et celles sur la chirurgie esthétique alternent. Que du plastique!, pense-je, attristé. Qu'en est-il aujourd'hui de la magie de cette magnifique région d'avant la Conquista de l'industrialisation. A présent, tout le monde a perdu, mais à des degrés différents. La plage relookée n'arrive pas à oublier les pesticides et les résidus de plastique que la mer Méditerranée a ramassés, mais pas digérés. Ici, les vagues n'ont pas d'histoires légères de beauté et de liberté à raconter. Heureusement, il y a ici des gens restés humains et capables de livrer de la matière pour des histoires héroïques.

Bâle, été 2018